



L'Équité raciale et la nature urbaine :

MOBILISER LES JEUNES DE COULEUR DANS DES ACTIVITÉS DANS LA NATURE

Une évaluation des besoins communautaires réalisée pour le programme
CommuNature de Nature Canada

par Jacqueline L. Scott et Ambika Tenneti





TABLES DES MATIÈRES

Avant-propos	1
Introduction	2
1. État actuel de la situation	7
2. Méthodologie	17
3. Partenariats, constatations et discussions des groupes cibles	21
4. Entrevues : constatations et discussions	27
5. Recommandations	31
6. Conclusion	35
Bibliographie	36
Annexe : les auteures	39





AVANT-PROPOS

Chère lectrice, cher lecteur,

Nature Canada fait l'apprentissage des moyens à prendre afin de concrétiser notre engagement de lutter contre le racisme et de faire preuve d'équité dans nos activités de découverte, de défense et de rétablissement de la nature.

Nous avons commandité cette recherche au début de 2020 dans un double objectif : vérifier si nous sommes dans la bonne voie et déterminer les mesures que nous devons entreprendre afin d'inciter les jeunes à se rapprocher de la nature. Nous diffusons les constatations et les recommandations du présent rapport d'étude, L'Équité raciale et la nature urbaine, dans l'espoir que d'autres organismes qui poursuivent une quête semblable y trouvent des idées inspirantes et utiles.

Au moment où se déroulait cette étude, des personnes manifestaient un peu partout dans le monde afin d'appuyer le mouvement Black Lives Matter et de protester contre le harcèlement des Noirs dans les espaces naturels. Des Noirs, comme l'ornithologue afro-américain Christian Cooper, victime de racisme dans Central Park, à New York.

L'étude a aussi coïncidé aussi avec une période de confinement provoquée par la pandémie. À Toronto, où s'est déroulée la recherche, des jeunes ont alors senti le besoin d'explorer les ravins de la ville et d'autres espaces naturels, certains pour la première fois de leur vie.

On nous a dit que l'importance accordée aux paysages sauvages renforce le malentendu qu'il faut sortir de la ville pour trouver la nature. Il nous faut davantage de partenaires urbains.

On nous a dit également que la peur de la nature, chez certains adolescents qui ont participé à l'étude, ne se limite pas aux bestioles et à l'herbe à puces. Ils ont aussi peur de pénétrer dans un territoire perçu comme étant « réservé aux Blancs » et d'y être la cible de racisme. Le racisme systémique est un obstacle à l'accès à la nature.

L'Équité raciale et la nature urbaine renferme des conseils que Nature Canada peut mettre en pratique pour devenir un meilleur allié des communautés et des personnes racialisées. Dans notre travail de mobilisation de centaines d'organismes et de plus de 250 000 amateurs de la nature dans le but de protéger la faune, la flore et la terre, nous sommes conscients que la justice raciale est un impératif éthique et crucial pour le bien-être de la nature.

La communauté vouée à la nature regroupe des centaines d'organismes, chacun ayant ses propres défis et ses propres quêtes. Nous vous invitons à lire ce rapport afin d'en tirer des connaissances et des conseils qui pourront vous être utiles, et aussi de nous aider à alimenter cette importante conversation. Nous aurons grand plaisir à collaborer avec vous.

Signé



Graham Saul
Directeur Exécutif/Executive Director
Nature Canada

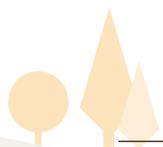


INTRODUCTION

Depuis 1939, Nature Canada fait entendre sa voix énergique au nom de la nature, et sa ténacité a aidé à protéger diverses espèces et de vastes étendues de terres au Canada. Nature Canada facilite la mobilisation d'un important réseau de plus de 900 organismes et de plus de 250 000 amants de la nature, tout en s'efforçant de susciter une volonté politique porteuse de transformations. Nature Canada vise à établir des liens durables entre la nature, les citoyens du pays et les décideurs, sachant que ces liens entraîneront les modifications systémiques nécessaires pour protéger les espèces, les écosystèmes et la Terre pour les générations à venir.

L'organisation a à cœur de chercher constamment à promouvoir l'équité et la lutte contre le racisme dans le cadre de son travail de défense et de rétablissement de la nature. Nature Canada a reconnu que la justice raciale et l'égalité entre les genres sont des impératifs éthiques et cruciaux pour le bien-être de la nature. Son but est d'adopter l'approche d'intersectionnalité qui consiste à examiner comment s'exerce le pouvoir entre les enjeux de genre, d'âge, de classe, de capacité, de culture, ainsi que de race.

Nature Canada a fait connaître son désir de contribuer à abattre les obstacles complexes qui empêchent les communautés racialisées de participer à la nature et aux programmes axés sur la nature. Elle cherche donc activement à stimuler la participation des communautés



racialisées de façon efficace, durable et équitable. Dans son programme CommuNature, Nature Canada mise sur les partenariats afin de rapprocher les jeunes de la nature environnante, les sanctuaires des oiseaux migrateurs et les régions protégées. Les différents volets de ce programme sont mis en œuvre par des organismes partenaires, partout dans ce pays désigné aujourd'hui par « le Canada ».

Dans le souci de rendre le programme CommuNature plus équitable, celui-ci vise de plus en plus à créer des volets s'adressant aux jeunes racialisés et à améliorer les moyens de mobiliser les communautés racialisées. Afin d'élargir le cadre actuel du programme pour mieux servir les jeunes urbains, il fallait que la croissance de ce programme vise à répondre aux besoins cernés par les communautés. Nature Canada a donc demandé à des chercheuses d'évaluer les besoins communautaires afin de mieux comprendre les raisons culturelles et psychologiques du manque de contacts des jeunes gens racialisés avec la nature et de recommander des mesures pour surmonter ces obstacles.

Bien que cette évaluation des besoins visait à présenter des recommandations sur les moyens que CommuNature pourrait mettre en œuvre pour améliorer sa portée et ses programmes destinés aux jeunes des communautés de couleur de la région du Grand Toronto, elle n'avait pas à se limiter à ce programme ou à cette région. Par conséquent, les recommandations seront aussi utiles à des groupes organisant des activités centrées sur la nature qui ont à cœur d'offrir des programmes appliquant une optique d'équité et de lutte contre le racisme.

La recherche a englobé une étude de la littérature et une analyse de l'environnement; la consultation de groupes cibles incluant des jeunes immigrants; et des entrevues clés avec des leaders autochtones afin d'explorer les moyens d'allier CommuNature, les jeunes de couleur et les groupes autochtones dans des programmes communs axés sur la nature.

Le mandat a été confié au début de 2020. Alors que la recherche était en cours, deux événements importants sont survenus et ont influé sur l'évaluation des besoins. Premièrement, la recherche a été perturbée par la pandémie de COVID-19. L'évaluation a duré plus longtemps qu'envisagée, la portée a dû être réduite et la plupart des consultations avec les groupes cibles et les entrevues ont dû être faites par Zoom, et non pas en personne comme prévu à l'origine. Deuxièmement, elle s'est déroulée dans le contexte des homicides de George Floyd et de Breonna Taylor par la police et du profilage racial dans Central Park, à New York, de l'ornithologue noir Christian Cooper. Les discussions sur les expériences des jeunes de couleur dans la nature ont donc été teintées par ces meurtres et par les manifestations qui ont déferlé dans le monde en appui au mouvement *Black Lives Matter* et au harcèlement racial des personnes noires dans les espaces naturels.

Le présent document compte sept parties. La première partie, l'introduction, situe le contexte de l'étude. La deuxième partie présente une vue d'ensemble de l'état actuel de la situation en matière d'enjeux auxquels font face les jeunes immigrants dans leur relation avec la nature et les espaces naturels canadiens. La troisième partie présente un aperçu des méthodes de recherche. Les quatrième et cinquième parties examinent les constatations. La sixième partie est consacrée aux recommandations et la septième, à la conclusion.

Dès l'appel de propositions, il a été établi que le but de la recherche était d'évaluer les besoins en se fondant sur l'apport des communautés et sur des faits probants, et de formuler des recommandations afin de mobiliser efficacement les communautés racialisées dans les espaces naturels de nos villes et les programmes axés sur la nature de ces milieux urbains.





La portée de la recherche était la suivante :

- Centrée sur la région du Grand Toronto (RGT), métropole et ville le plus diversifiée du pays, avec possibilité d'appliquer les constatations de la recherche et les recommandations à du travail de terrain dans d'autres centres urbains du Canada.
- Centrée sur le programme CommuNature, avec possibilité d'appliquer les constatations et les recommandations au travail plus global de Nature Canada et des partenaires de Nature Canada.

La recherche devait fournir des réponses aux questions suivantes :

- Quels sont les rapports entretenus actuellement par les communautés racialisés avec la nature et les programmes axés sur la nature?
- Quels sont les obstacles qui nuisent à ces rapports?
- Quelles sont les motivations de ceux qui ont des rapports avec la nature et qui participent aux programmes?
- Quels sont les besoins à combler selon les communautés pour les rapprocher de la nature et des programmes axés sur la nature?
- Quelles sont les recommandations que devrait mettre en œuvre le programme CommuNature?
- Quel est le processus de mise en œuvre consigné par écrit afin de faciliter la reproduction dans d'autres régions urbaines?

La démarche de recherche devait être la suivante :

- Consultation de groupes cibles communautaires
- Contributions des programmes pilotes dans la RGT
- Convocation du groupe consultation proposé pour contribuer à la recherche.

La présente étude est importante, car elle vient remuer le cours des discussions environnementales au Canada en y intégrant les expériences des jeunes de couleur. Ces jeunes, comme les personnes de couleur en général, sont largement absents dans les conversations liées à la conservation. Or, les études sur les jeunes immigrants ont tendance à mettre l'accent sur les difficultés d'établissement et d'adaptation. En outre, les études sur les jeunes et la nature mettent surtout en scène de jeunes Blancs, et négligent donc la race en tant qu'unité d'analyse. La présente étude vient jeter un pont entre le secteur environnemental et l'expérience vécue par les jeunes de couleur dans la nature.





01

ÉTAT ACTUEL DE LA SITUATION

Ce survol des jeunes de couleur et de leur relation à la nature se divise en trois parties comme suit. La première partie décrit le contexte en soulignant l'évolution démographique en cours au Canada d'une société composée surtout de personnes blanches à une société multiculturelle. La deuxième partie examine le traitement dans la littérature des obstacles bloquant l'accès des jeunes immigrants à la nature. Ces obstacles peuvent être d'ordre physique, psychologique, culturel ou linguistique. La troisième partie fait un tour d'horizon des enjeux par rapport à la nature qui touchent en particulier les jeunes Noirs.

Dans son ouvrage *Tresser les herbes sacrées*, l'auteure et botaniste Robin Wall Kimmerer écrit en substance que devenir naturalisé consiste à vivre comme si l'avenir de notre enfant est important et à prendre soin de la terre comme si notre vie et la vie de tous les membres de notre famille en dépendaient, car c'est le cas [trad.] (*Braiding Sweetgrass*, 2013, p. 215). Au cours d'une entrevue à la [radio de la CBC](#), le premier ministre Justin Trudeau a fait remarquer à quel point l'identité canadienne est liée étroitement à la nature. Il a dit, par exemple, que les gens parlent toujours de la nature, des parcs et combien ils aiment les activités en plein air. Vivre, jouer et grandir en plein air. Le camping, les randonnées et la baignade avec leur famille et leurs amis. Fort bien, mais des études ont montré que 80 % des Canadiens habitant les grands centres manquent de temps, 90 % d'entre eux préfèrent rester à l'intérieur et 30 % ne prennent part à aucune activité en plein air ([Nature Brain](#)). Un rapport du Conseil canadien des parcs énumère huit facteurs qui jouent dans la relation des citoyens de notre pays avec la nature. Ce sont : l'urbanisation et l'accès à la nature, l'évolution démographique, l'emploi du temps chargé, le mode de vie tourné vers l'intérieur et la sédentarité, l'accessibilité du tourisme mondial, l'éducation et le plein air, la peur des étrangers et la peur de l'extérieur ([Connecter les Canadiens à la nature](#), Parcs Canada, 2014).

Selon la théorie du « paradoxe du pigeon », comme il est probable que la population mondiale vive principalement dans les villes, le mouvement de la conservation mondiale dépendra beaucoup du développement des liens entre les citoyens et la nature urbaine (Dunn et coll., 2006). Connecter les citoyens à la nature environnante pour y vivre des expériences et interagir avec elle exige d'abord d'en améliorer l'accès et de restaurer les écosystèmes urbains. De plus, la représentation des espèces non indigènes et espèces parasites devrait être examinée avec soin étant donné la probabilité plus élevée d'espèces exotiques présentes en milieu urbain (Dunn et coll., 2006). Cinq facteurs de changement devraient influencer principalement sur l'avenir de la nature et des forêts urbaines au Canada : « l'urbanisation, la hausse des taux de maladies chroniques, l'évolution au chapitre de l'identité culturelle, les changements climatiques et l'évolution de la demande de participation citoyenne » [trad.] (Hotte et coll., 2015, p. vii).

CONTEXTE DE RECHERCHE

Données démographiques

Toronto est la plus grande ville du Canada et la ville la plus densément peuplée du pays. À l'heure actuelle, la population de la Ville reine est de 2,6 millions, tandis que celle de la région du Grand Toronto (RGT) dépasse les 6,2 millions. Selon les prévisions, d'ici 2035, à Toronto seulement, la population devrait augmenter de 1 million ([PopulationStat](#)). Plus de 90 % des

immigrants s'établissent dans les centres urbains (Aizlewood et coll., 2006). La RGT exerce énormément d'attrait sur les immigrants de toutes les parties du monde. Selon l'Enquête nationale auprès des ménages de 2011, 46 % de la population de la RGT sont des immigrants et les nouveaux arrivants représentent 32,8 % de la population globale (« Minorités visibles » 2013).

Les villes de la RGT ayant le plus fort taux de citoyens nés à l'étranger sont Markham (58,7 %), Richmond Hill (57,4 %), Mississauga (53,4 %), Brampton (52,3 %) et Toronto (47%) ([Mississauga News 2013](#)). La plupart des immigrants récents proviennent de l'Asie et du Moyen-Orient, alors que le nombre des personnes provenant d'Afrique, d'Amérique latine et des Caraïbes progresse. Au cours de la période 2011 à 2016, les immigrants en provenance de l'Inde, de la Chine et des Philippines ont été les plus nombreux (Whalen, 2017; Ballingall, 2017). Quant à la proportion des minorités visibles, certaines villes de la région peuvent maintenant être classées en tant que villes majoritairement composées de minorités visibles, notamment Markham (78 %) et Brampton (73,3 %). À Toronto, les personnes faisant partie des minorités visibles représentent 51,5 % du total ([Whalen 2017](#)).

Les jeunes

Les jeunes représentent 19,2 % de la population du Canada. Contrairement à la hausse de la population des minorités visibles, celle des jeunes devrait fléchir à 18 % d'ici 2035. Les jeunes du pays sont très diversifiés. Ainsi en 2016, dans la tranche d'âges de 15 à 30 ans, 27 % ont dit appartenir à une minorité visible, et 5,4 % ont déclaré être des personnes noires ([Un portrait des jeunes Canadiens](#), Statistique Canada). La population noire de Toronto est la plus grande au pays, soit près de 350 000 personnes, dont un peu plus de 100 000 jeunes. Dans la région métropolitaine de recensement (RMR) de Toronto, la proportion des jeunes de 15 à 30 ans appartenant à une minorité visible s'élevait à plus de 55 %. Quelque 76 % des jeunes de Toronto sont des immigrants de première génération ou avaient au moins un des parents qui était un immigrant. La population de jeunes Autochtones est en croissance au pays, et elle forme 2 % de la population des jeunes de Toronto.

Près de 100 % des jeunes utilisent les technologies avec aisance et 93 % fréquentent les réseaux sociaux. Autour de 67 % des jeunes sont membres de groupes, d'organismes ou d'associations, tandis que 48 % des jeunes font du bénévolat et que 71 % font des dons à des œuvres de bienfaisance ou à des organismes à but non lucratif. Une proportion supérieure de jeunes femmes (70,2 %) par rapport aux jeunes hommes (52,1 %) ont un certificat collégial ou un diplôme collégial ou universitaire ([Qu'est-ce qui est important pour les jeunes Canadiens?](#), Statistique Canada, 2019). La santé et le bien-être des jeunes sont des sources de préoccupation partout au pays. Environ 13 % des jeunes ont dit avoir une incapacité physique, sensorielle, cognitive ou liée à la santé mentale. Les risques de maladies du cœur augmentent en fonction des taux élevés d'obésité et d'inactivité physique. Les jeunes en surpoids ou obèses représentent 40 % du total des jeunes, tandis que seulement 20 % des jeunes consacrent le temps hebdomadaire recommandé à des activités physiques. En résumé, les jeunes Canadiens sont plus diversifiés, instruits, branchés et socialement mobilisés que ceux des générations précédentes. Par contre, certains risquent d'avoir à affronter des problèmes de santé mentale, de toxicomanie, d'itinérance ou de se sentir exclus.

Espaces verts

S'étendant sur 630 km², Toronto a une densité de population de 4 195 personnes/km², comparativement à la moyenne canadienne de 4 personnes/km² (PopulationStat 2020).

Toronto compte 8 000 ha d'espaces verts, dont 1 600 parcs ainsi qu'un réseau de ravins naturels (« *2018 Pressure on Toronto's Green Spaces & Ecosystems* », 2018). Selon les estimations, bien que 28 m² d'espaces verts étaient accessibles par habitant en 2018, ce chiffre devrait reculer à 21 m² en raison de l'urbanisation et de l'intensification urbaine au cours des 15 prochaines années (« *2018 Pressure on Toronto's Green Spaces & Ecosystems* », 2018).

REVUE DE LA LITTÉRATURE

Vivre en réciprocité avec la terre est un enseignement essentiel des peuples autochtones du Canada (Kimmerer, 2015). « Les liens des Autochtones avec la terre forment une « appartenance ontologique ». Leurs convictions spirituelles les lient à la terre et à toutes choses de la nature, de sorte qu'ils préservent la nature dans sa forme intacte et intégrale. Les Autochtones envisagent la terre comme un paysage symbolique et spirituel plutôt qu'un simple environnement physique » [trad.], (Dudgeon et coll., 2010, cité dans *Australian Mythical Landscape and the Desire of Non-English-speaking Immigrants*, Yazdani et Lozanovska 2017, p. 82). Ces principes s'appliquent aussi aux aborigènes australiens (Dudgeon et coll., 2010). D'autres chercheurs préconisent un mouvement mondial de programmes autochtones de gestion des terres (Sangha, 2020).

La nature et l'urbanisation

Il est estimé que, d'ici 2060, environ 68 % de la population mondiale vivra dans des centres urbains (Département des affaires économiques et sociales (DAES), Nations Unies, 2018). De nombreux chercheurs affirment que la crise actuelle de la biodiversité à l'échelle planétaire et le peu d'intérêt manifesté de façon générale par la race humaine envers la nature sont des conséquences directes de l'urbanisation croissante dans le monde entier (Pyle, 2003; Turner et coll., 2004; Miller, 2005). Il faut s'en préoccuper, puisque des études montrent que l'urbanisation est la cause principale de l'écart psychologique grandissant existant entre les êtres humains et la nature. Les chercheurs du domaine de la conservation craignent que le fossé grandissant entre les êtres humains et la nature nuise autant aux premiers qu'aux seconds, car il empêche les êtres humains de profiter des bienfaits de la nature et leur enlève en même temps la volonté de prendre soin de la nature. Miller (2005, p. 430) a affirmé que l'ignorance collective mène à une indifférence collective. Cette indifférence préoccupe les biologistes spécialisés en conservation, car ils soutiennent que la perte du contact avec la nature entraîne un cycle de manque d'appréciation, d'intérêt réduit et de perte d'avantages qui provoque à la longue une absence de souci et d'intérêt à l'égard de la nature (Miller, 2005; Soga et Gaston, 2016).

Des études ont démontré que les enfants et les jeunes qui habitent la ville sont par le fait même incapables de saisir le lien entre l'urbanisation, la perte d'habitats et le déclin des espèces (Miller, 2005). Cette « extinction de l'expérience » résulte de l'urbanisation et de la perte d'aires naturelles de jeu pour les enfants durant la croissance (Pyle, 1993; Miller, 2005; Soga et Gaston, 2016). Dans l'enfance, les interactions avec la nature et les souvenirs ainsi engendrés façonnent nos attitudes et notre comportement à l'égard de l'environnement.

Le terme « trouble déficitaire de la nature » désigne une gamme de problèmes de comportement chez les enfants liés à l'aliénation de la nature (Louv, 2005). Les enfants et les jeunes passent plus de temps à l'intérieur qu'en plein air à cause de deux facteurs :



la peur des étrangers et les progrès technologiques. La peur des étrangers est alimentée par les parents qui craignent de laisser leurs enfants à l'extérieur sans surveillance, et les progrès technologiques ôtent aux enfants l'envie d'aller jouer dehors. L'aliénation de la nature entraîne un manque de contacts personnels directs avec celle-ci (Soga et Gaston, 2016). Par conséquent, cet état entraîne non seulement une diminution de santé et de bien-être chez les êtres humains, mais aussi un manque d'intérêt et de volonté de protéger la nature. La théorie de Louv a été critiquée parce qu'elle ne tiendrait pas compte de l'impact de la culture moderne (occidentale et scientifique), qui éloigne les êtres humains de la nature, comme cause fondamentale du trouble déficitaire de la nature. Gentin (1996) et Dickson (2013) affirment que notre mentalité culturelle nous éloigne de la nature et que notre relation avec la nature doit changer, parce que nous en faisons étroitement partie.

Cronon (1996) soutient qu'il est nécessaire de tisser des liens avec la nature qui est la plus proche de nous. Dickinson (2013) préconise de concevoir des programmes d'éducation environnementale axés sur le psyché plutôt que sur le cognitif en privilégiant la création de liens émotionnels avec la nature plutôt que la connaissance cognitive de celle-ci. Dickinson (2013) prône les *conversations écoculturelles* en tant que pratique de communication conjonctive afin de combler le fossé entre la nature et la culture. En reprenant les arguments de Rachel Carson dans son livre *The Sense of Wonder* (1965) privilégiant les expériences sensorielles plutôt que les expériences simplement visuelles, Dickinson envisage une éducation environnementale présentant des occasions *d'être avec les forêts et de faire partie des forêts* (2016, p. 45).

Pour leur part, dans la vision autochtone, les êtres humains font partie intégrante de la nature et la partagent avec des êtres non humains comme les oiseaux, les lacs et les arbres. Comme l'a écrit Melissa K. Nelson dans son livre *Original Instructions: Indigenous Teachings for a Sustainable World* (2008, p.4), pour s'entendre entre eux et respecter leur relation à la terre, les êtres humains doivent accepter et pratiquer le pluralisme cognitif et culturel (autrement dit, les diverses façons de réfléchir et d'être). Elle soutient que, non seulement nous devons *tolérer* la différence, mais nous devons célébrer la diversité culturelle comme l'un des moyens essentiels d'engendrer la paix. Dans la vision autochtone, les communautés humaines fleurissent lorsqu'elles vivent en réciprocité avec la nature (Goeman, 2013). Autrement dit, lorsque les êtres humains prennent soin de la nature, la nature prend soin d'eux (Salmón, 2000). Dans la vision autochtone, la terre n'est pas inanimée; au contraire, elle est vivante, active et elle prodigue son enseignement (Simpson, 2017). Les jeunes Autochtones qui vivent en milieu urbain sont persuadés que le lien avec la terre et la nature dans la ville est crucial pour leur santé et leur bien-être (Hatala et coll., 2020). Ce lien fait partie intégrante de leur résilience.

Les immigrants et la nature

Les études comparant le taux de participation des groupes ethniques minoritaires et des groupes blancs majoritaires aux sports, aux loisirs et aux activités récréatives montrent le faible taux des premiers par rapport aux seconds (Gentin, 2011; Aizlewood et coll., 2006). Ces taux défavorisant les personnes racialisées ont été observés aux États-Unis, en Europe et au Canada. La moindre participation des minorités ethniques était liée habituellement à la situation socioéconomique et aux caractéristiques culturelles (Kloek et coll., 2017; Aizlewood et coll., 2006). Toutefois, cette participation limitée des immigrants et des minorités est plutôt attribuée maintenant par les chercheurs à des obstacles systématiques, et certains préconisent donc la création d'espaces culturels plus diversifiés pour stimuler leur participation (Stodolska, 2015; Kloek et coll., 2015; Gentin, 2011).

Les études conventionnelles y voient une préférence pour les activités récréatives se prêtant à la socialisation, comme les pique-niques et les barbecues en famille ou entre amis, plutôt que pour les activités récréatives individuelles (Peters et coll., 2010; Yazdani et Lozanovska, 2017). Ces études sont fondées sur des normes, pratiques et notions de récréation ancrées dans la culture blanche. Toutefois, une récente enquête nationale de Mountain Equipment Coop (MEC) a constaté un taux de participation supérieur des personnes de couleur aux activités récréatives extérieures comparativement aux personnes blanches ([Cision 2018](#)). Selon cette enquête, le taux de participation des personnes de couleur est de 8 % supérieur à celui des personnes blanches. En moyenne, les personnes de couleur passent trois heures de plus par semaine à l'extérieur, elles pratiquent plus certains sports actifs comme l'escalade et les sports d'hiver et sont plus enclines à faire du jogging et de la course. Par contre, dans d'autres activités comme le vélo de route et les randonnées, les deux groupes semblent participer à peu près également.

L'ACCÈS À LA NATURE

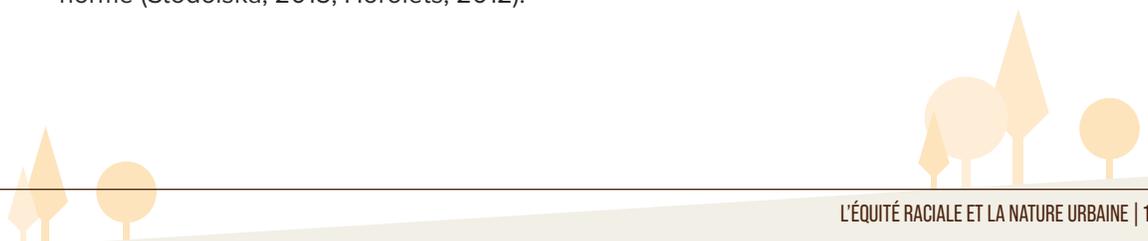
En réalité, le rapprochement avec la nature dépend des possibilités d'accès. La littérature s'attarde beaucoup à l'accès physique aux espaces naturels, et prend acte que cet accès peut être limité dans le cas des communautés à faible revenu, diversifiées et marginalisées. Néanmoins, d'autres facteurs sont aussi à la source d'obstacles au rapprochement à la nature. Ces facteurs englobent les connaissances et l'information, et sont aussi d'ordre économique, culturel et psychologique.

Les obstacles physiques

Outre la distance et les coûts de transport, les problèmes d'accès physique aux espaces naturels relèvent aussi du manque de connaissances sur la nature, les endroits et les installations disponibles. À Toronto, l'affichage insuffisant, absent ou endommagé n'aide pas à trouver les sentiers du réseau de ravins ou à s'y repérer. Les sentiers servent à donner accès à un espace, mais aussi à y contrôler les déplacements, et c'est pourquoi les affiches dans les parcs tendent à mettre en garde ou à éloigner les personnes qui s'y engagent. Elles ont donc pour effet d'accentuer le fossé nature-culture et la nette distinction entre les humains et la nature.

Les obstacles économiques

Les populations immigrantes éprouvent plus souvent des difficultés économiques et de la pauvreté que les non-immigrants. À Toronto, ces difficultés sont plus courantes parmi les minorités raciales, les nouveaux immigrants et les jeunes (Mwarigha 2002; [Toronto Foundation](#)). Leurs contacts avec la nature sont donc limités par des facteurs économiques, dont le coût du transport, par exemple. Dans certains cas, les droits d'admission et les frais d'utilisateur des différentes installations peuvent empêcher ces contacts. Les ménages immigrants ayant souvent des emplois à bas salaires, nombre d'entre eux n'ont pas le luxe de consacrer de leur temps à des loisirs, et consacrent plutôt le rare temps de libre qu'il leur reste à des activités culturelles appropriées qui ne sont pas nécessairement considérées dans la norme (Stodolska, 2015; Horolets, 2012).



La barrière linguistique

Les nouveaux arrivants ont besoin que l'information leur soit transmise personnellement, dans leur propre langue et dans des formulations sensibles à leur culture (Caidi et coll., 2010). Les contacts personnels encouragent les interactions sociales entre les divers groupes et aident à développer la confiance, en particulier dans le cas des immigrants qui se sentent « à part » et sont isolés socialement. La confiance est absolument essentielle à l'intégration des immigrants (Bilodeau et White, 2016). Pourtant, les études sur le bénévolat parmi les immigrants indiquent que leur taux de participation est plus faible dans les activités exigeant des interactions sociales avec la population d'accueil (Kazemipur, 2012). L'intégration des immigrants exige en réalité des efforts tant de la part des immigrants que des populations d'accueil.

L'obstacle culturel

Les immigrants arrivent avec leurs valeurs culturelles et sociales et leur mode de vie. Par conséquent, il est essentiel et très important de se soucier des « différences culturelles dans les contacts avec la nature et l'appréciation de la nature » dans un pays aussi multiculturel que le Canada (Hotte et coll., 2015, p. 45). Dans ce pays, le mouvement environnemental est dominé par la population blanche, privilégiée de la classe moyenne qui peine à mobiliser les communautés diversifiées et à profiter de leurs connaissances, de leurs compétences et de leur expérience (Gibson-Wood, 2010; Jour de la Terre, 2012).

Les activités de plein air et la perception de la nature sont influencées fortement par la culture et les normes culturelles, mais c'est cette normalisation de la culture blanche qui est à la base des problèmes de sous-participation et de sous-représentation des groupes minoritaires ethniques (Long et coll., 2014). Par exemple, le plaisir par excellence associé à des vacances dans un chalet est une notion très ancrée dans les Canadiens blancs que ne ressentent pas les immigrants non blancs, comme l'a souligné Elamin Abdelmahmoud dans [Cottage Life](#). Selon lui, les vacances dans un chalet évoquent le genre de loisir et de luxe que peu d'immigrants peuvent se payer. Pour la population blanche canadienne, posséder un chalet est aussi une marque de succès et de situation sociale, alors que pour les immigrants, la notion de succès est d'avoir un revenu stable qui permet d'avoir un toit au-dessus de sa tête, de se nourrir suffisamment et de payer les études de ses enfants (Abdelmahmoud 2020).

Les obstacles psychologiques

La peur de la criminalité dans les espaces extérieurs publics est un fort motif de dissuasion au chapitre des activités de plein air (Madge, 1997). C'est le cas en particulier pour les femmes, les personnes âgées et les personnes racialisées, dont celles d'origine asiatique ou afro-antillaise (Madge, 1997). Certains peuvent aussi éprouver du malaise s'ils aperçoivent des personnes qui ne semblent pas cordiales ou accueillantes. Dans les parcs urbains, les femmes peuvent aussi craindre les attaques sexuelles, tandis que les personnes racialisées peuvent craindre d'être victimes de crimes motivés par le racisme (Madge, 1997). Il peut s'agir de la peur des agressions physiques, des étrangers traînant dans les parcs, des agressions sexuelles, des groupes de jeunes, des coins dissimulés, des personnes s'approchant des enfants, des chiens et des agressions raciales. Ces peurs sont les manifestations des iniquités structurelles (Madge, 1997). Streetheran et van den Bosch (2014, p. 2) notent à cet égard que la crainte d'être victime d'un crime peut être évoquée non pas par un seul attribut, mais par plusieurs et par leurs interactions. La peur de la criminalité est plus grande parmi les communautés ethniques à faible revenu (Streetheran and van den Bosch 2014, p. 4).

Les jeunes immigrants doivent relever de nombreux obstacles pour avoir accès à la nature. Il est important de souligner que les immigrants ne forment pas un groupe monolithique. Les populations ethniques ne sont pas homogènes, tant des points de vue de la race que de l'ethnicité et de la classe. Or, des catégories comme les « Noirs ou les Afro-Américains » sont utilisées pour caractériser ou réifier les stéréotypes d'un groupe de personnes donné. Cette catégorisation fait abstraction du fait que la plupart des cultures minoritaires, à l'instar de la culture dite blanche, sont composées d'une combinaison de personnes de différentes origines, comme l'a fait remarquer Gentin (2011).

Il est aussi essentiel de préciser qu'il n'existe pas une façon unique de profiter de la nature. Comme le montre le tableau 1 ci-dessous, les organismes et les personnes peuvent se connecter à la nature en plantant des arbres, en observant les oiseaux, en faisant des randonnées ou en cultivant des jardins communautaires.

Tableau 1 – Activités des organismes axés sur la nature

NATURE

Conservation	Éducation	Récréation	Santé et bien-être	Nutrition
Plantation d'arbres	Ateliers de plein air	Camping	Méditation	Jardinage communautaire
Restauration de la nature	Science citoyenne	Vélo	Attention consciente	Vergers urbains
Gestion de la nature	Ornithologie	Randonnée	Arts basés sur la nature	Forêt nourricière
Gestion des sentiers	Ateliers d'identification des arbres et des plantes	Canotage		Groupes de cueillette
	Apprentissage de l'anglais	Pêche		
		Survie en nature		
		Circuits pédestres		

L'obstacle lié au manque de connaissances

Les connaissances, ou plutôt le manque de connaissances, figurent parmi les facteurs qui restreignent les contacts des immigrants avec la nature urbaine et les activités extérieures (Horolets 2012; Bustam et coll., 2011). Les immigrants sont influencés par leurs réseaux sociaux dans leur connaissance de la nature et des activités de plein air, et nombreux sont ceux qui se fient au bouche-à-oreille comme source fiable d'information (Rothe et coll., 2010). Dans une étude datant de 1996, Yu et Berryman ont affirmé que le manque de connaissances sur les lieux naturels ou d'information sur les activités offertes empêche les immigrants d'être plus actifs sur ce plan (p. 263). Des obstacles semblables liés aux connaissances sur le plan des transports, des vêtements appropriés, du financement et de la langue ont aussi expliqué la faible participation de jeunes d'origine somalienne du Maine aux activités de plein air d'hiver

(Rothe et coll., 2010). Les tuteurs de ces jeunes étaient peu informés des possibilités, de la sécurité et des stratégies de participation, et étaient donc réticents à laisser leurs jeunes participer. Par ailleurs, les faibles taux de participation des enfants immigrants aux colonies de vacances d'été résultent du manque de connaissances des questions relatives aux immigrants et de l'absence de stratégies de recrutement précises de la part des gestionnaires de ces colonies (Bustamante, 2010)..

Les jeunes immigrants et la nature

Les expériences de plein air dès le jeune âge et les relations humain-nature qui en résultent plus tard ont été fort bien étudiées par des chercheurs en conservation et en éducation environnementale. Toutefois, la plupart de ces études n'incluent pas d'expériences de jeunes et d'enfants immigrants. Les quelques études ciblées sur les enfants et jeunes immigrants ainsi que sur leurs expériences du plein air et des loisirs montrent le rôle joué par la nature pour leur adaptation socioculturelle dans leur pays d'accueil (Hordyk et coll., 2015; Bustamante 2008). Les études consacrées aux jeunes immigrants sont axées fortement sur l'éducation et la carrière, signe du manque de connaissances des jeunes immigrants dans le contexte de la nature urbaine et des études sur la conservation. Le processus d'immigration et d'établissement est un passage difficile pour les jeunes qui doivent absorber à la fois les changements à la maison, à l'école et dans leur vie quotidienne. Une étude (Hordyk et coll., 2015) avance que la « nature enseigne », et qu'elle peut être particulièrement utile à cet égard pour les jeunes et les enfants immigrants qui cherchent à prendre leur place dans un nouveau pays. Toutefois, leur accès à la nature est fortement influencé par les personnes qui s'occupent d'eux (parents et enseignants) et par leurs pairs, et les décisions que prennent ceux-ci au sujet des activités de plein air (Hordyk et coll., 2015; Bustamante, 2008; Rothe et coll., 2010). L'étude de Bustamante sur les parents d'enfants immigrants qui ont fréquenté des colonies de vacances indique que la composition raciale et les représentations raciales visibles sont importantes pour les parents qui envisagent cette option, car ils tiennent à ce que leur enfant préserve son sentiment d'inclusion et d'appartenance (2010).

Les études sur les activités récréatives et de loisirs des immigrants sont aussi peu nombreuses (Stodolska et Yi, 2003). Les loisirs d'un jeune immigrant varient en fonction de la culture familiale et de la culture générale de leur pays d'accueil. Dans les centres pour jeunes sud-asiatiques, les loisirs tournent autour de la famille, à commencer par la famille immédiate et en allant vers la famille étendue et ensuite aux amis (Tirone et Pedlar, 2000). En grandissant, et lorsqu'ils se sentent plus à l'aise après un certain nombre d'années dans leur pays d'adoption, les jeunes tentent d'aller au-delà des restrictions familiales et de participer à des activités de loisirs plus courantes. La plupart disent qu'ils y gagnent en intégrant ainsi « le meilleur des deux mondes » dans leur vie. D'autres études centrées sur de jeunes sud-asiatiques ont montré que les filles sont tenues davantage à adhérer aux règles et aux valeurs de leur famille que les garçons (Carrington et coll., 1987). Une étude menée parmi des adolescents chinois fraîchement arrivés à New York a constaté que l'ethnicité et la culture influent profondément sur leurs activités de loisirs et que celles-ci présentent un fort contraste par rapport à la notion américaine du loisir (Yu et Berryman, 1996). C'est pourquoi l'acculturation des jeunes Chinois se révèle souvent difficile et qu'ils ont tendance à demeurer au sein de leur groupe culturel, sauf lorsqu'ils participent à des sports organisés. Les activités de plein air prisées par ces jeunes étaient les promenades et les pique-niques avec leurs amis chinois. Mais plus encore que la barrière culturelle, les études ont montré que l'intolérance et les préjugés du groupe dominant réduisent les choix de loisirs des jeunes immigrants (Tirone et Pedlar, 2000; Tirone, 1999; Yu et Berryman, 1996).



Les jeunes Noirs et la nature

La relation des jeunes Noirs à la nature est plus compliquée que celles des autres jeunes de couleur. Il s'agit d'une relation façonnée par l'esclavage et son héritage (Hartman, 2008). Dans l'imaginaire nationaliste canadien, notre pays est synonyme de grands espaces ou du Grand Nord. Il évoque les forêts sans fin, les randonnées en canoë sur de vastes lacs et rivières et les sommets enneigés qui servent si bien à le représenter. Ces images sont immortalisées sur les toiles du Groupe des sept et ont illustré maintes campagnes de marketing et de publicité touristique.

Mais ces images sont fondées sur trois hypothèses ancrées dans la race. Premièrement, qu'il s'agit d'une nature sauvage longtemps inhabitée. Cette image est sans fondement, parce qu'elle oblitère les Autochtones et leur propriété de ces terres, ainsi que leur lutte incessante pour les récupérer (Tuck et Yang, 2012). Les parcs nationaux et provinciaux ont été établis pour protéger la nature, et la première étape de ce processus a consisté à arracher les peuples autochtones à leurs terres (Thorpe, 2012).

Deuxièmement, la nature est vue comme un espace neutre ou transparent ouvert à tous (McKittrick, 2006). Cette vision cache le fait que la race façonne ce qui est considéré comme naturel, qui en profite et qui est le mieux adapté à cet espace (Finney, 2014). Par exemple, tant au Canada qu'aux États-Unis, les clubs de plein air ont été créés pour éviter que les hommes blancs ne deviennent ramollis par une vie urbaine trop facile (Solnit, 2001). Passer ainsi du temps dans la nature sauvage leur permettait de refaire le plein d'énergie et de masculinité. Au fil du temps, les interdictions visant les femmes ont disparu et les femmes ont pu profiter de ces activités au même titre que les hommes. Par contre, les restrictions raciales ont très peu changé. Et le mouvement environnementaliste est dominé massivement par les personnes blanches (Scott, 2018). Que ce soit dans les domaines de la conservation, de la foresterie ou des activités de plein air, des visages blancs ont constamment occupé l'avant-scène alors que les visages noirs étaient largement absents. Ce n'est qu'en 2018 que Mountain Equipment Coop, détaillant bien connu d'équipements destinés aux amoureux de la nature, a commencé à utiliser des modèles racialisés dans ses publicités.



Troisièmement, l'absence de personnes noires dans le mouvement environnemental canadien perpétue l'oblitération des Noirs de l'histoire du pays (Walcott, 2003), dont 200 ans d'esclavage (Cooper, 2007). Mais s'il arrive que les Noirs soient mentionnés, c'est habituellement lorsqu'il est question de nouveaux arrivants ou des esclaves noirs qui ont fui les États-Unis en empruntant le chemin de fer clandestin. Cela concourt, dans un cas comme dans l'autre, à entretenir l'image de refuge pour les personnes noires que serait le Canada. De plus, l'imaginaire blanc ne conçoit pas les personnes noires ailleurs que dans le décor urbain. Ainsi, les personnes blanches sont étonnées ou déroutées si elles aperçoivent une personne noire dans la nature. Autrement dit, la nature est considérée comme un espace réservé aux personnes blanches (Finney, 2014).

Les Noirs peuvent éprouver du plaisir et se sentir apaisés dans la nature, tout en ressentant une certaine crainte de subir de la violence raciale de la part de personnes blanches. Par exemple, Christian Cooper observait les oiseaux dans Central Park lorsqu'il a demandé à une femme blanche de tenir son chien en laisse pour protéger les oiseaux qui nichent sur le sol (Scott, 2020). La femme n'avait pas tenu compte des affiches qui l'exigeaient. Pour toute réponse, elle a appelé la police et a menti en affirmant que sa vie était menacée par un Afro-Américain. L'incident a été signalé dans les médias sociaux et est devenu viral. Christian Cooper aurait pu facilement subir le même sort que George Floyd, et être tué par un policier. Ici, au Canada, Phillip Morgan, qui a traversé le pays à vélo en six semaines, s'est fait demander constamment ce qu'il faisait et d'où il venait *réellement* pendant son périple (Morgan, 2019). Pour plusieurs, il était inconcevable qu'un Noir, un Canadien noir, se lance ainsi dans la nature simplement pour l'amour du défi.



MÉTHODOLOGIE

Il existe différentes façons de connaître et différents points de vue sur ce qui est considéré comme du savoir. Un principe de base sur lequel repose l'évaluation des besoins menée dans la présente étude est que l'expérience vécue, ou le « monde-vie », des participants est un savoir. Un deuxième principe est que cette étude est fondée sur l'éthique et que le consentement accordé à l'étude relève d'un processus. Sur le plan pratique, cela signifie qu'au début de chaque réunion de groupe cible et de chaque entrevue, on a demandé aux participants de confirmer qu'ils comprenaient les objectifs de l'étude, qu'ils étaient prêts à y participer et qu'ils acceptaient d'être enregistrés. Ils étaient libres de se retirer de l'étude à tout moment. Un résumé du rapport final sera mis à la disposition de tous ceux qui ont participé à la recherche. Les principales méthodes de recherche ont été l'utilisation de groupes cibles et les entrevues, et chacune de ces méthodes est présentée ci-dessous. Les deux chercheuses responsables de l'étude sont membres de communautés racialisées, l'une étant noire et l'autre originaire d'Asie du Sud (Inde). Le fait qu'elles soient des personnes de couleur comme eux et partagent certaines de leurs valeurs culturelles a permis aux participants de se sentir plus à l'aise pendant les travaux.

GROUPES CIBLES

Les réunions de groupes cibles ont été organisées par des organismes communautaires travaillant auprès de jeunes de couleur et dont l'action est axée sur la justice sociale. Nous avons dressé une liste de 30 groupes communautaires qui répondaient aux critères de base, et la moitié d'entre eux ont été contactés par courriel. Nous voulions réunir cinq groupes cibles, liés à cinq communautés d'immigrants différentes, afin de refléter la variété des expériences vécues par les jeunes immigrants dans la nature.

La recherche a débuté presque au même moment qu'est apparue la pandémie de COVID-19. Comme de nombreux organismes ont dû soudainement s'adapter à cette nouvelle réalité, plusieurs n'avaient plus le temps, l'intérêt ou les ressources nécessaires pour participer à l'évaluation des besoins. En fin de compte, nous avons formé des groupes cibles avec les organismes qui voulaient aller de l'avant. Ces organisations ont reçu une légère rémunération pour leur participation à l'étude. Au départ, le plan prévoyait de réunir cinq groupes cibles dans un espace extérieur, tel qu'un parc municipal ou un ravin. Cependant, en raison de difficultés liées à la COVID-19, nous n'avons pu former que quatre groupes cibles, dont deux ont pu se réunir en plein air (avec des masques et en respectant la distanciation sociale) et les deux autres par l'intermédiaire de Zoom.

Les participants des groupes cibles ont été recrutés par les organismes communautaires participants. Chaque groupe cible comptait en moyenne 10 participants et s'est réuni pendant environ une heure. Les participants ont reçu une légère rémunération pour leur participation à l'étude. Les séances ont été enregistrées, puis partiellement transcrites à des fins d'analyse.

Voici une brève présentation des organismes communautaires et des groupes cibles participants.



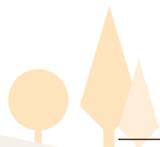


Access Point on Danforth (APOD) : Il s'agit d'un important organisme multiservice qui fait office de carrefour communautaire à Scarborough, à l'est de Toronto. Il sert une clientèle vivant dans un quartier à faible revenu, qui dispose de services limités pour ses nombreux immigrants. La réunion du groupe cible s'est tenue dans un jardin communautaire situé dans un grand parc urbain surplombant un ravin. Elle a été organisée grâce au coordinateur du jardin et à l'animateur du programme Green Access. La majorité des participants étaient originaires du Bangladesh, l'un d'entre eux provenant du Népal et un autre, d'Afghanistan. Ce groupe était principalement composé d'élèves du secondaire masculins, musulmans et âgés de 14 à 19 ans.

Youth Leadership of East York : Il s'agit d'un groupe pour les jeunes dirigé par des militants jeunesse et situé à la limite est de Toronto, qui œuvre dans un quartier semblable à celui de l'organisme Access Point on Danforth. Le groupe cible s'est réuni dans un parc municipal près d'un ravin. Les participants du groupe étaient en majorité de jeunes musulmanes, et ces participants provenaient principalement de la communauté pakistanaise, sauf deux : un originaire du Soudan et un originaire du Sri Lanka. Ils étaient tous des étudiants du secondaire ou en première année d'université, âgés de 16 à 20 ans.

Find Your Path Canada : Il s'agit d'un organisme local bien établi, dirigé par des étudiants universitaires. Il a pour mission de donner aux étudiants de première génération, noirs et de couleur, les moyens de réaliser leur plein potentiel scolaire. L'organisation est située à la limite nord-ouest de Toronto, dans un quartier pauvre où les services offerts à sa forte population d'immigrants sont limités. La réunion du groupe cible a été réalisée au moyen de Zoom. Les participants avaient entre 15 et 24 ans et étaient majoritairement des femmes et principalement des étudiants universitaires. Quatre d'entre eux provenaient du Nigéria, deux de la Somalie, et les quatre autres provenaient respectivement de l'Éthiopie, de l'Égypte, de l'Inde et du Bangladesh. Le groupe était composé de chrétiens et de musulmans.

CultureLink Settlement and Community Services : Il s'agit d'un organisme important et bien établi offrant des services communautaires et d'établissement. Son personnel multiethnique de 70 employés sert annuellement quelque 12 000 clients de nombreuses communautés



culturelles. L'organisme gère plusieurs programmes destinés aux jeunes, en particulier des programmes axés sur la nature. La réunion du groupe cible a été réalisée au moyen de Zoom. Les participants étaient issus de l'Iraq, de l'Iran, de la Somalie et de la Syrie. Le groupe était composé d'étudiants et d'étudiantes du secondaire et de l'université.

Les discussions tenues dans les groupes cibles ont été orientées par les questions suivantes :

1. Lorsque vous pensez à la nature, que signifie-t-elle pour vous?
2. À quoi ressemble la nature dans votre quartier?
3. À quelle fréquence allez-vous dans les zones naturelles que vous avez mentionnées?
4. Qu'est-ce qui vous plaît dans la nature présente dans votre quartier?
5. Qu'est-ce qui ne vous plaît pas dans la nature présente dans votre quartier?
6. Qu'est-ce qui vous encouragerait à passer plus de temps dans les espaces naturels de votre quartier?
7. Quels autres espaces ou éléments naturels aimeriez-vous voir ou visiter?
8. Avez-vous d'autres commentaires sur la nature en général ou la nature présente dans votre quartier?

ENTREVUES

La seconde méthode de recherche utilisée consistait en des entrevues réalisées avec des leaders autochtones participant à des programmes de sensibilisation environnementale. Ces entrevues ont permis d'examiner comment intégrer le savoir autochtone dans les initiatives urbaines du programme CommuNature, et créer des liens entre les communautés autochtones et immigrantes en utilisant la nature en milieu urbain comme passerelle. Les personnes interrogées ont reçu une légère rémunération pour avoir partagé leurs connaissances. Il était prévu de faire trois entrevues, mais deux seulement ont été réalisées en raison des défis posés par la pandémie de COVID-19. Les entrevues se sont déroulées au moyen de Zoom; elles ont été enregistrées, puis partiellement transcrites à des fins d'analyse. Chaque entrevue a duré environ une heure. Voici les personnes qui ont été interrogées :

Catherine Tàmmaro. Il s'agit d'une artiste wyandotte multidisciplinaire œuvrant en arts visuels, en design et en musique. Elle est également gardienne des traditions de la Nation wyandotte d'Anderdon, et a agi en tant qu'artiste autochtone en résidence et Aînée pour de nombreux projets et organismes.

Rebecca Beaulne-Stuebing. Il s'agit d'une doctorante en éducation de la justice sociale à l'Université de Toronto. Elle est aussi membre du projet autochtone du Land Stewardship Circle de High Park.

Les questions suivantes ont été posées lors des entrevues : quand vous pensez à la nature, qu'est-ce qu'elle signifie pour vous? Comment relier les jeunes immigrants à la nature tout en respectant les liens ancestraux des Autochtones avec la terre? Et comment établir des relations avec les organismes autochtones du secteur environnemental?





03

PARTENARIATS, CONSTATATIONS ET DISCUSSIONS DES GROUPES CIBLES

Cette section est divisée en deux parties, la première portant sur une évaluation des partenariats actuels et des images du programme CommuNature dans les médias sociaux. La deuxième section contient les constatations résultant de la tenue des groupes cibles, réparties en fonction des thèmes suivants : ce que comprend la nature, situer la nature, les caractéristiques, les émotions, et les activités liées à la nature.

PARTENARIATS ACTUELS ET OBSERVATIONS RELATIVES AUX MÉDIAS SOCIAUX

Le site web du programme CommuNature précise qu'il a pour objectif de rapprocher les résidents urbains, en particulier les jeunes et leurs familles, de la nature environnante. Cependant, il ne mentionne pas l'existence d'une exigence de financement qui impose aux partenaires du programme d'organiser des excursions dans des réserves nationales de faune et des refuges d'oiseaux migrateurs de la région, dont certains sont situés à proximité ou dans les limites de la ville, mais d'autres peuvent être à une heure de route. Cette contrainte entre en contradiction avec l'autre objectif fixé par CommuNature, soit celui de faciliter l'accès à la nature.

Si l'on vise à mettre les jeunes en contact avec la nature située près de chez eux, alors le manque de partenaires dans les villes est un obstacle majeur. La plupart des Canadiens vivent dans des villes. Certains partenaires du programme sont des organismes de conservation situés loin des villes. De plus, la prédominance des groupes de conservation traduit une vision particulière de la nature, à savoir que la nature se trouve en dehors des villes. Cela concourt également à renforcer le courant philosophique euro-occidental qui envisage les humains comme étant distincts de la nature.

Dans le cadre de cette recherche, nous avons également examiné le profil de Nature Canada et du programme CommuNature dans les médias sociaux du point de vue de la présence ou de l'absence de certains groupes. Cet aspect est important, car le premier contact avec ces organismes se fait souvent par le biais de leurs sites web et des médias sociaux. Nous avons examiné les 100 premières images dans lesquelles figurent des personnes sur la principale page Twitter de l'organisation (pseudonyme @NatureCanada). Ces images ont été publiées sur une période de cinq mois, soit du 9 août 2020 au 8 janvier 2021. Des 100 photos, 67 ne montraient que des personnes blanches, alors qu'on retrouvait des personnes de couleur et des Autochtones dans les 33 autres. Le fil Twitter de l'organisme présente donc des images montrant majoritairement des personnes blanches.

Dans les 100 tweets examinés, nous n'avons trouvé que trois images liées spécifiquement à CommuNature montrant des personnes, et il s'agissait dans les trois cas de personnes de couleur se trouvant dans des espaces naturels. L'une d'entre elles montrait un groupe

de musulmanes, une autre, un groupe de Noirs, et la troisième, un groupe d'enfants multiethniques. Ces images du programme CommuNature reflètent davantage la réalité démographique de Toronto et d'autres grandes villes canadiennes.

Les réunions des groupes cibles et les entrevues ont fait l'objet d'une analyse thématique visant à cerner des éléments communs parmi les données. Le tableau 2 montre les cinq thèmes principaux des discussions. Certaines des citations figurant dans la section suivante ont été paraphrasées ou éditées pour les rendre plus claires. Elles donnent un bon aperçu de la teneur des discussions sur chacun de ces thèmes.

TABLEAU 2 - THÈMES DE DISCUSSION DES GROUPES CIBLES

Thèmes	Exemples
Ce que comprend la nature	Arbres, oiseaux, animaux, insectes, biodiversité, écosystèmes
Situer la nature	À l'extérieur du domicile, vallées, sentiers
Activités	Barbecue, randonnée, promenade à vélo
Caractéristiques	Propreté, saleté
Émotions/sentiments	Sentiment de paix, harmonie, peur

CE QUE COMPREND LA NATURE

Les participants des groupes cibles avaient des points de vue très variés sur ce que comprend la nature. Ils ont notamment mentionné la biodiversité, les écosystèmes et la nature urbaine. Les participants de chacun des groupes ont montré qu'ils avaient une compréhension approfondie de l'impact des changements climatiques, de la pollution et de la disparition de la nature. Voici quelques commentaires extraits des discussions :

- Quand je pense à la nature, je pense aux choses naturelles que nous, les humains, n'avons pas créées, perturbées ou mises là. Et aussi aux écosystèmes qui travaillent ensemble pour leur bien commun et se soutenir mutuellement.
- Je vois la couleur verte. Mais malheureusement, en ville, il est difficile de voir de la verdure. Je vois aussi la nature comme étant différents écosystèmes, différentes vies, comme des animaux qui essaient de vivre dans la ville, en faisant de leur mieux pour survivre.
- Quand je pense à la nature, la première chose qui me vient à l'esprit est la nécessité de la préserver, car comme nous le savons, le réchauffement de la planète et les changements climatiques sont des problèmes vraiment importants dans le monde. Nous voyons des millions et des millions d'animaux disparaître à cause de l'état actuel de notre monde. Donc la nature, c'est quelque chose qui doit être préservé et dont il faut prendre soin, car elle agit sur nous de nombreuses façons – en fait, de plus de façons que nous en avons conscience.
- Là où je vis, il y a une immense forêt et un terrain de golf. Il y a beaucoup de nature et tout ça. Je vois un cerf. Il est très beau, magnifique, apaisant.

- Je pense à toute la complexité et à toute la vie qui existe. La photosynthèse... C'est irremplaçable. La nature est quelque chose avec laquelle nous devons vivre, que nous devons aider à préserver. Nous devons aider à la maintenir vivante. On ne peut pas simplement laisser la nature telle qu'elle est. On ne peut pas construire des parcs autour d'elle. Nous devons effectivement la préserver et la laisser aux générations futures. La nature se meurt lentement. Nous voyons comment les changements climatiques, la pollution, le plastique – tout ça est plus ou moins en train de la tuer. Il est donc de notre devoir de faire ce que nous pouvons pour préserver cette magnifique ressource dont nous avons besoin pour toujours.

SITUER LA NATURE

La plupart des jeunes participant à cette étude vivent en appartement et n'ont pas mentionné de jardin situé devant ou derrière leur domicile comme faisant partie de la nature, ni les arbres de la ville comme faisant partie d'une forêt urbaine. Des jeunes vivant dans des maisons ou dans des quartiers plus riches auraient peut-être donné un éventail de réponses différent. Les noms donnés à la nature avaient des significations différentes pour certains jeunes. Par exemple, les « bois » n'évoquent pas toujours des sentiments positifs. En fait, pour certains des jeunes, le mot déclenche la peur ou engendre le sentiment de ne pas savoir ce qu'il faut y faire. Les jeunes participants de l'étude ont situé la nature comme étant des endroits qui leur sont habituellement inaccessibles, que ce soit physiquement ou psychologiquement.

Il existe des différences marquées entre les sexes sur le plan de la distance habituellement parcourue par les jeunes dans la nature. Les jeunes hommes ont mentionné qu'ils se déplaçaient à vélo dans des ravins ou dans des sentiers éloignés. Les jeunes femmes n'ont pas mentionné le vélo. Par ailleurs, la pandémie a incité certains jeunes à explorer la nature, notamment les sentiers situés à proximité qu'ils avaient auparavant négligés ou qui leur étaient inconnus. Voici quelques commentaires recueillis :

- Nous avons une vallée et honnêtement je la trouve tellement belle et apaisante, mais en même temps, ma mère la trouve un peu dangereuse, donc je ne peux pas l'explorer comme je le voudrais.
- Il y a un sentier à quelques minutes de chez moi. Mais je n'y étais jamais allé avant le confinement.
- Je vis près de la rivière Humber, mais je n'y suis jamais allé avant d'avoir mon chien. Il y a un grand terrain de soccer là-bas, il est très fréquenté en été. En hiver, on n'y voit personne. Le terrain de soccer fait apparaître un clivage racial là où je vis. Il y a une forte présence policière dans notre quartier et dans nos parcs, car il y a moins de personnes blanches ici.
- Si j'avais été exposé à la nature quand j'étais plus jeune, j'y irais plus souvent. Maintenant, à 21 ans, je me sens trop vieux parce que si je vais dans les bois, je ne sais pas quelles plantes toucher ou ne pas toucher. Si j'avais grandi dans la nature, j'y passerais plus de temps.
- Le mot « bois » a pour moi une connotation négative. Le mot en lui-même m'effraie. Durant l'enfance, on nous dit de ne pas aller dans les bois. Vous souvenez-vous de ce qui est arrivé au Petit Chaperon rouge? Les bois me font peur.
- Je ne sais pas quoi faire dans les bois, mais je sais quoi faire dans un parc ou un espace vert. Ils sont beaucoup plus invitants qu'un long sentier. J'aime l'expression « espace vert ».



CARACTÉRISTIQUES

Les discussions liées à ce thème ont notamment porté sur la propreté et la saleté des espaces naturels. Les participants de trois des quatre groupes cibles ont mentionné que la propreté avait une influence sur la façon dont ils percevaient la nature. Les endroits comportant beaucoup de déchets sont perçus comme sales, peu accueillants ou potentiellement dangereux. Voici quelques commentaires recueillis dans les groupes cibles :

- La nature dans mon quartier est généralement bien entretenue, mais parfois ce n'est pas le cas, car je vois des déchets autour de la forêt ou d'autres choses. Mais il y a des endroits où il n'y a pas de déchets de toutes sortes. Dans mon quartier, il n'y a pas tant de déchets que ça, là où nous vivons. C'est un bon endroit pour passer son temps à voir plein de belles choses, comme le jardin juste là. Et il y a le ruisseau Taylor, là-bas, où on peut se rendre pour se promener.
- Derrière les immeubles d'habitation où il y a des plantes et des arbres, on voit toujours des déchets et des tas de détritrus. De mon appartement, je peux voir l'accumulation de sacs en plastique et de toutes sortes de déchets qui s'empilent dans une zone où se trouvent les arbres et les plantes. J'en ressens du malaise. C'est quelque chose sur lequel je pense qu'on devrait travailler, vous savez. Garder les espaces propres. Pas seulement dans des endroits comme celui-ci, mais aussi derrière les bâtiments. Parfois, c'est l'odeur. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais parfois, quand on va au parc, il y a cette odeur bizarre. Quand les gens ne nettoient pas avant de partir, quand ils font des pique-niques et puis qu'ils laissent tout là sur le terrain, comme ce sont leurs déchets généralement, alors il s'en dégage une odeur tenace. Quand on va dans des endroits plus ouverts comme celui-ci, on ne voit pas de déchets et on ne sent pas leurs odeurs.

ÉMOTIONS ET SENTIMENTS

Tous les participants des groupes cibles ont mentionné que la nature peut être paisible, mais également une grande source de peur. Les émotions ressenties peuvent être déclenchées par des plantes, des animaux et des gens. Et la peur des gens est essentiellement la peur des personnes blanches. Voici quelques commentaires recueillis :

- Derrière mon immeuble, il y a un grand ravin formant une forêt, et je n'y descends pas vraiment parce que c'est sale et qu'on y voit parfois des animaux comme des rats laveurs. Mais on n'a pas l'habitude d'y descendre. À part ça, l'autre grande partie de la nature serait quelque chose comme ce grand parc. J'y suis allé seulement une fois, il y a quelques années, mais c'est parce que les sentiers ne sont pas sûrs. Ça me fait peur. Je suppose que ça peut venir de l'ignorance, comme peut-être de ne pas savoir s'il y a de l'herbe à puces ou quelque chose comme ça, et y toucher quand même sans savoir ce que c'est. Il y a aussi la peur des attaques d'animaux et des choses comme ça, j'imagine. Et les sentiers de ce côté ne sont pas bien dégagés. Si vous tombez d'en haut, oh, c'est mauvais. Genre, ça dégringole, ça dégringole. Ouais, je suppose que c'est la peur de mourir.
- On voulait aller dans la vallée il y a une semaine, ma mère était avec nous et ma sœur devrait réciter le *namaz*. Mais ma mère a dit : « Non, ne récite pas le *namaz* ici. » Parce qu'elle avait juste peur. Elle avait juste peur. Je ne sais pas pourquoi, mais elle avait peur qu'elle récite sa prière là-bas.

- En raison de la pandémie, les gens sont allés dans le nord, dans des endroits moins peuplés, notamment dans les zones rurales où il y a plus de personnes blanches que de couleur, pas beaucoup de diversité raciale. Alors cela peut être un peu intimidant. Je ne sais pas pourquoi. Même s'ils ne vont probablement rien faire. Parfois, on a l'impression de ne pas être à sa place, on pense qu'ils nous regardent. Vous leur apparaissez peut-être comme bizarre ou quelque chose comme ça, je ne sais pas. Mais à Toronto, je ne me suis jamais senti comme ça avant, et d'habitude, on ne se sent pas comme ça parce qu'il y a beaucoup de gens de couleur dans la communauté dans laquelle je vis, ce qui fait qu'on se sent chez soi. Mais quand vous allez dans un endroit où vous êtes une minorité, alors assurément, on se sent un peu intimidé.
- La nature ici, c'est un peu comme le film *Get Out*. J'ai beaucoup de parenté au Kenya et nous allons souvent dans la nature. J'ai un endroit là-bas et tout le monde me ressemble.

ACTIVITÉS LIÉES À LA NATURE

Dans chacun des groupes cibles, les participants ont mentionné que même s'ils aimaient l'idée de profiter de la nature juste pour le plaisir, ils y iraient plus souvent s'il y avait d'autres activités à y pratiquer. Ils ont entre autres parlé de marches guidées, de films, de cuisine communautaire et d'ateliers de jardinage.

De nombreux jeunes ont indiqué qu'ils ont été contraints de passer moins de temps dans la nature, en vieillissant, en raison de la pression exercée par leurs études. Ils ont dû maintenir des notes élevées afin de pouvoir devenir ingénieur, médecin ou avocat, par exemple. Les jeunes connaissaient des personnes de couleur dans ces domaines et estimaient que ces emplois étaient accessibles et gratifiants. En revanche, ils ne voyaient pas ou ne connaissaient pas de personnes de couleur dans le domaine de l'environnement, et pensaient donc que ce secteur était moins professionnel et également fermé aux personnes qui leur ressemblent. Voici quelques commentaires recueillis dans les groupes cibles :

- S'il y avait un vrai programme ou quelque chose avec quelqu'un qui dirige une marche ou une randonnée – quelqu'un qui sait ce qu'il y a en bas et qui connaît tout le reste comme les sentiers. S'il y avait quelqu'un qu'ils connaissent pour les guider, leurs parents aimeraient ça. Ils ne seraient pas vraiment inquiets. Ils se sentiraient en sécurité. Offrir un programme de sensibilisation, mais s'assurer qu'on peut avoir de la nourriture, car pour être honnête, s'il y a de la nourriture, les gens viendront à coup sûr. La nourriture est une incitation à apprendre et à recevoir des connaissances sur la façon de s'aider et de soutenir la communauté. Il existe de nombreux films qui traitent de la préservation de la nature ou qui sont consacrés à la nature. Organiser une soirée cinéma communautaire ou quelque chose du genre – les films sont divertissants.
- Organiser des ateliers sur la façon de jardiner ou de commencer à jardiner. Beaucoup de gens veulent le faire, mais ne savent pas par où commencer. Organiser des ateliers de mentorat en jardinage en fournissant des outils de jardinage et des graines – ça sera motivant.
- Charger quelqu'un de montrer les sentiers et d'emmener les gens là-bas, au lieu de simplement leur parler des sentiers. Montrer aux gens les différentes choses qui sont là comme les sentiers, la chute d'eau, les pistes de VTT... Il y a beaucoup de choses que l'on peut faire là-bas, c'est juste que nous ne le savons pas.



04

ENTREVUES : CONSTATATIONS ET DISCUSSIONS

Comme pour les groupes cibles, les entrevues ont fait l'objet d'une analyse thématique à cerner des points communs entre les données. Voici des exemples paraphrasés de commentaires recueillis.

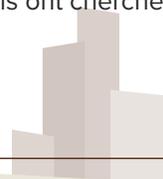
CE QUE COMPREND LA NATURE

- Tout. Tout ce qui est vivant, plus que juste humain. Je pense à tout ce qui se trouve sur la terre, dans l'eau, tout ce qui vit dans l'eau. Je pense même au sol, aux micro-organismes qui sont dans le sol. Ce sont tous les êtres vivants avec lesquels je suis apparentée.
- La nature est la réalité fondatrice de chaque être sur cette planète. Je pense à l'incroyable subsistance, à la nourriture, au soutien, au fondement de notre être. Je pense à nous en relation avec tous ceux qui nous sont apparentés, qu'ils soient de nature animale, végétale ou minérale. Toutes les nations, tous les peuples. Et je considère toutes les entités de la nature comme des proches, qu'il s'agisse d'une mare d'eau, d'un ruisseau frémissant, d'un arbre dressé ou d'un nuage. Je suis amoureuse et je me sens proche de tout ce que cela signifie.
- Nous avons besoin d'être dans la nature. De cesser de la considérer comme une ressource à exploiter. D'être ouverts au fait que nous en faisons partie. Nous ne sommes certainement pas au-dessus d'elle.
- La nature est la source de notre véritable richesse. Pas l'argent. Il faut la respecter.

LES JEUNES IMMIGRANTS, LA NATURE ET LES RELATIONS AUTOCHTONES

Nous avons demandé aux personnes interrogées ce qu'elles pensaient des différentes façons d'amener les jeunes immigrants à se rapprocher de la nature tout en respectant les liens ancestraux des Autochtones avec le territoire.

- Il ne s'agit pas seulement de respecter l'histoire, il s'agit aussi de notre présence. Quelles sont les relations actuelles des gens avec les Autochtones? Les relations n'existent peut-être pas encore, mais il s'agit aussi de savoir quelles connaissances ils ont cherché à acquérir. Sont-ils conscients de



l'appropriation du territoire sur lequel ils vivent, et comprennent-ils certaines des initiatives axées sur les terres dirigées par des Autochtones dans leur région?

- Le simple fait d'avoir une relation respectueuse avec la terre est essentiel. C'est tout aussi important que de comprendre qui sont les Autochtones, en quoi consistent les traités, les litiges en cours dans votre région et les initiatives de restitution des terres, et d'avoir conscience localement des mouvements dirigés par les Autochtones. Et il est tout aussi important de se rassembler pour effectuer des changements à grande échelle afin de protéger notre planète entière de nos agissements. Nous avons besoin d'une meilleure relation avec la Terre, c'est une question d'urgence pour l'environnement. Nous sommes impatients d'établir ces relations et de construire ces ponts. Beaucoup de choses sont possibles, mais elles nécessitent des liens solides.
- Être respectueux des enseignements autochtones, ce n'est pas les subtiliser. Ce n'est pas de prétendre qu'on sait comment les mettre en pratique ou alors qu'on comprend de quoi il s'agit. C'est interroger quelqu'un, entrer en relation avec lui, de la même manière qu'on entre en relation avec la nature. Tout est question de relations. Tout est question de parenté. Et d'être respectueux lorsque les gens disent non. Tout comme la nature, les Autochtones et leurs enseignements ne sont pas des marchandises. Les organismes voués à l'environnement et les programmes de sensibilisation à l'environnement sont imprégnés de la culture blanche. Nous nous battons encore pour que le savoir autochtone soit reconnu comme une science, notamment en matière d'écologie et de sensibilisation environnementale.

ACTIVITÉS DANS LA NATURE

Les personnes interrogées ont mentionné diverses activités pour que les jeunes de couleur fassent l'apprentissage de la nature en relation avec les communautés autochtones. Il s'agit entre autres de marches guidées, de visites de jardins médicinaux et de collaborations entre organismes.

- Laissez les Autochtones emmener les immigrants marcher dans les bois. Ils apprendront ainsi à se connaître et à partager leurs connaissances. Il y a beaucoup de jardins gérés par des Autochtones à travers la ville, notamment l'habitat de savane de chênes de High Park. Pour moi, c'est vraiment puissant quand je vois des personnes de couleur, des personnes noires, s'engager dans un travail pour la Terre avec des Autochtones. Je pense que cela doit se produire au moyen de relations, de quartiers, de gens qui apprennent à se connaître et en invitent d'autres à se joindre à eux. Ce qui peut aussi faire bouger les choses, c'est la collaboration entre les organisations. Dans toute la ville, les travaux pour la Terre peuvent prendre la forme d'activités de jardinage, de cueillette et de promenades médicinales, entre autres. Et aussi certaines cérémonies qui sont en relation avec la terre. Il ne s'agit pas de tout faire, mais pourvu que les relations soient authentiques, bien des choses sont possibles.
- Des maisons longues ont été reconstruites à Crawford Lake. C'est un endroit magnifique pour voir le lac et la vie autochtone d'avant l'arrivée des Européens.
- Apprendre à observer et à écouter la nature, c'est déjà de l'intendance. Consacrez une heure chaque jour à la nature et notez ce que vous remarquez. »





05 RECOMMANDATIONS

La sous-représentation des personnes de couleur dans les domaines de l'écologie et de l'observation de la nature constitue le fil conducteur des recommandations. Elle influence, par exemple, la façon dont les jeunes de couleur se sentent lorsqu'ils s'aventurent dans la nature, leur opinion sur les carrières environnementales et les activités qu'ils aimeraient pratiquer dans la nature. Cette sous-représentation est un symptôme du problème plus vaste du manque de diversité, d'équité et d'inclusion dans le secteur environnemental.

Les recommandations s'inscrivent dans ce contexte plutôt morose. Il est reconnu que le programme CommuNature de Nature Canada joue un rôle de lien avec la nature, plutôt que celui de fournisseur direct d'activités axées sur la nature, et aussi que Nature Canada souhaite faciliter les discussions sur les problèmes ayant été identifiés. Les éléments recommandés suivants pourront être mis en place ou mis en œuvre par tout groupe environnemental ou organisme voué à la protection de la nature.

PARTENARIATS

1. **Partenariats avec les villes.** Les partenariats établis avec les villes permettent aux communautés racialisées de participer plus facilement à des programmes axés sur la nature. Il est difficile pour elles de le faire avec des groupes situés en dehors des villes. Par conséquent, en favorisant l'établissement de partenariats avec les villes, et en le faisant avec des organismes servant les communautés racialisées, il sera plus facile de faire participer les jeunes de couleur à des activités axées sur la nature.
2. **Écologie urbaine.** Nouer et développer des partenariats avec les villes signifie également mettre en place des programmes d'écologie urbaine. Ces programmes doivent permettre de renforcer l'idée que les villes et la nature sont liées et ne constituent pas des sphères d'existence distinctes. Ils doivent aussi refléter un éventail de visions de ce qu'est la nature et intégrer les principes autochtones de conservation.
3. **Heures de bénévolat.** De nombreux jeunes du secondaire sont préoccupés par les heures de bénévolat à accumuler dans le cadre de leur programme d'éducation civique. Cela fournit une occasion aux groupes de protection de la nature de travailler avec les écoles, ou de s'associer à des organisations qui participent déjà à des programmes scolaires, afin de mettre en place un programme d'écologie urbaine permettant aux jeunes de couleur de faire du bénévolat.
4. **Collaboration avec des organismes jeunesse.** Les possibilités de collaboration entre les organismes d'aide aux immigrants et les organismes autochtones devraient être explorées davantage. Il est important qu'une telle collaboration profite aux deux partenaires, qu'elle soit adaptée à leur capacité actuelle et qu'elle soit soutenue par des ressources suffisantes pour en assurer le succès.

REPRÉSENTATION DANS LES COMMUNICATIONS

5. **Une préoccupation pour la conservation.** Les groupes cibles ont mis en évidence que les jeunes de couleur sont intéressés par la conservation et la protection de l'environnement. Ils sont conscients des enjeux que cela implique. Cependant, comme les jeunes de couleur sont généralement absents de la représentation médiatique du secteur environnemental, ils sont peu enclins à faire entendre leur voix. Les groupes de protection de la nature devraient saisir l'occasion de présenter les jeunes de couleur qui ont à cœur de défendre l'environnement. Cela pourrait être aussi simple que de mentionner des noms de jeunes de diverses communautés ethniques lorsqu'on traite de sujets environnementaux généraux ou de montrer davantage de ces jeunes dans les médias sociaux. Cependant, si l'on s'arrête là, cela risque d'être considéré comme un geste purement symbolique.
6. **Carrières environnementales.** Les jeunes sont peu informés de la gamme de carrières potentielles dans les secteurs de la conservation, des loisirs de plein air et de l'environnement. Ils pensent qu'en disposant de meilleures connaissances à ce sujet, il leur sera plus facile de convaincre leurs parents qu'une marche en forêt peut être utile ou que l'étude de sujets environnementaux peut constituer un choix de carrière enrichissant. Les organismes environnementaux ont donc l'occasion d'élaborer une série de profils de personnes travaillant dans ce secteur. Afin de convaincre les jeunes de s'impliquer, ces profils devront porter sur des personnes de couleur.
7. **Un éventail de paysages naturels.** Les paysages des régions sauvages sont souvent présentés comme étant les paysages naturels les plus emblématiques du Canada et de la conservation. Mais les jeunes de couleur ont peine à s'identifier à ces paysages sauvages, car ils les considèrent comme trop éloignées et peu accessibles, notamment parce que s'y aventurer serait à la fois dispendieux et dangereux, et qu'ils sont par le fait même réservés aux personnes blanches. Pour atténuer ce sentiment, il serait utile de montrer une variété de paysages naturels urbains dans les publications et les médias sociaux. Il peut s'agir de jardins communautaires, de parcs municipaux ou d'étangs situés dans les villes. Ces paysages urbains ne doivent pas être perçus comme étant moins dignes d'intérêt que les paysages sauvages.
8. **Augmenter la diversité présente dans les médias sociaux.** Inclure plus de personnes de couleur dans les publications de médias sociaux de l'organisation, que ce soit pour en faire le portrait ou reconnaître leur expertise, permettra de faire un pas vers l'égalité.

ACTIVITÉS AXÉES SUR LA NATURE

9. **Marches et randonnées guidées.** Les jeunes de couleur souhaitent explorer les espaces naturels situés dans leur quartier. Cependant, ils seraient plus enclins à le faire dans le cadre de marches ou de randonnées guidées par des personnes de leur communauté ou d'autres personnes de couleur.
10. **Marches guidées mixtes ou genrées.** Des marches guidées devraient être proposées en fonction des normes propres au genre des différentes

communautés. Ainsi, certaines marches devraient être réservées aux femmes, d'autres réservées aux hommes, et d'autres ouvertes à tous les genres. Et des femmes devraient aussi guider les marches réservées aux femmes.

11. **Marches dirigées par des jeunes.** Former des jeunes de couleur à diriger des marches dans leur quartier favorisera leur engagement envers la nature. Lier cette activité à l'obtention de crédits d'éducation civique pour l'école pourrait rendre cette formation plus attrayante pour les jeunes.
12. **Marches dirigées par des Autochtones.** Les marches dirigées par des Autochtones peuvent encourager les jeunes de couleur à explorer la nature en tenant compte des perspectives autochtones et à en apprendre davantage sur la présence constante des Autochtones au pays au fil du temps.
13. **Jardins communautaires.** Les jeunes estiment qu'ils permettent d'apprendre à cultiver des aliments, de s'initier à la défense de la nature et de créer des liens communautaires. Selon les jeunes, le fait de lier le bénévolat effectué dans les jardins communautaires à l'obtention de crédits d'éducation civique offrirait une combinaison gagnante.
14. **Jardins gérés par des Autochtones.** En visitant des jardins gérés par des Autochtones, de jeunes immigrants pourraient acquérir des connaissances sur les perspectives autochtones sur la nature, et apprendre à reconnaître l'importance de certaines plantes et de certains éléments naturels sur le plan de la médecine, de l'alimentation et de la culture autochtones.
15. **Activités de plein air « portes ouvertes ».** Les jeunes se montrent intéressés par une variété d'activités en plein air. Celles-ci comprennent des films sur la nature, des marches guidées, la distribution de plantes et de graines de semence, des ateliers et des activités ludiques pour les enfants et les familles. Ces activités devraient viser à montrer le plaisir apporté par la nature et son caractère indissociable de la vie citadine.

PRISE DE CONSCIENCE

16. **Peur de la nature.** De nombreux jeunes craignent de venir en contact avec des insectes, des plantes et des animaux perçus comme dangereux dans la nature. Par exemple, les tiques, les rats laveurs et l'herbe à puces. Cette peur de la nature pourrait être atténuée par des marches guidées et par la diffusion d'informations appropriées en ligne et dans les publications. Ces renseignements pourraient porter, par exemple, sur les insectifuges disponibles et la façon de les utiliser.
17. **Peur de rencontrer des personnes blanches dans la nature.** Certains jeunes ont peur de rencontrer des personnes blanches dans les espaces naturels. Ils craignent d'être la cible de leur regard, de commentaires racistes ou de violence physique. Pour les jeunes musulmans visibles, les craintes tournent autour de leur tenue ou de leur hijab. Pour les jeunes Noirs, elles tournent autour de la couleur de leur peau. La peur des personnes blanches soulève le problème plus vaste du racisme systémique existant dans les espaces extérieurs. En effet, la nature et les grands espaces sont souvent perçus comme des espaces pour les personnes blanches, et les personnes de couleur qui s'y



aventurent sentent qu'on les considère comme des intrus, comme des gens qui ne sont pas à leur place. Le peu de personnes de couleur jouant un rôle dans les organismes, les fils des médias sociaux et les publications consacrés à la nature, renforce l'omniprésence blanche dans ce domaine. S'attaquer à la représentation dans les médias et embaucher des personnes de couleur pour diriger des initiatives axées sur la nature constitue une première étape à franchir dans la lutte contre le racisme dans les espaces naturels.

18. **Campagnes de nettoyage.** Ces campagnes ont été mentionnées les plus souvent par les jeunes, en particulier ceux du groupe cible de religion musulmane, comme façon de se mobiliser pour l'environnement. La propreté dans les espaces naturels est associée à la préférence culturelle, et pour certaines communautés, les espaces de type jardin l'emportent sur les sites naturels plus sauvages. Bien que les nettoyages soient utiles, nous sommes préoccupés à l'impression qui peut s'en dégager. Par exemple, l'impression qui se dégagerait de voir un groupe de jeunes de couleur qui nettoient un espace que l'on associe aux personnes blanches et donc, qui est susceptible d'être utilisé principalement par ceux-ci. Par conséquent, ces aspects doivent être soigneusement pris en compte dans l'organisation de campagnes de nettoyage.
19. **Préparer et partager de la nourriture.** La nourriture peut jouer un rôle clé dans le rapprochement des communautés. Pour les jeunes, le fait que l'on fournisse de la nourriture dans des activités de plein air peut constituer une incitation supplémentaire à participer à ces événements. Si l'on autorise et même encourage les gens à faire des barbecues ou à utiliser des fours ou des réchauds à l'extérieur, davantage de familles seront susceptibles de participer et de rester plus longtemps.

POSSIBILITÉS

20. **Accès à d'autres sites naturels en milieu urbain.** Il est possible de tirer parti du désir de voir d'autres sites naturels ailleurs dans sa propre ville. Par exemple, les jeunes de l'est de la ville étaient curieux de connaître High Park, un espace vert situé dans l'ouest qu'ils n'ont jamais visité même s'il est accessible par les transports collectifs. De même, les jeunes de l'ouest de la ville étaient curieux de connaître le parc urbain national de la Rouge. Et les deux groupes étaient intéressés par une visite du lac. Cela ouvre donc la possibilité d'utiliser, dans les programmes de plein air, les ravins, les grands parcs et les zones de conservation situés dans la ville comme sites modèles et éléments d'un programme d'écologie urbaine.
21. **Accès à des sites naturels situés à l'extérieur des villes.** Les jeunes racialisés souhaitent également se rendre dans des zones sauvages bien connues situées à l'extérieur des villes, comme les parcs provinciaux. Cependant, ils s'inquiètent de leur sécurité en raison du racisme subi par certains lors de rencontres à l'extérieur de la ville. Le fait de reconnaître ces préoccupations et de proposer des excursions guidées par des personnes issues des communautés de couleur peut rassurer les jeunes. Ces randonnées peuvent également fournir l'occasion de visiter des espaces naturels gérés par des Autochtones, comme Crawford Lake.
22. **L'effet COVID-19.** Les jeunes des groupes cibles ont mentionné qu'ils passent maintenant plus de temps dans la nature, notamment en s'aventurant dans des sentiers et des ravins pour la première fois, en raison de la pandémie. La nécessité d'échapper au confinement pendant quelques heures pousse les jeunes à s'aventurer dans la nature, hors de leur zone de confort. C'est l'occasion pour le secteur des organismes voués à la nature de tirer parti de ce nouvel intérêt pour les espaces naturels dans les communautés multiculturelles.



06

CONCLUSION

Cette évaluation des besoins s'est penchée sur les moyens à mettre en œuvre pour inciter les jeunes de couleur à prendre part à des activités axées sur la nature, comme celles offertes par le programme CommuNature. Les jeunes de couleur s'intéressent à la nature, mais leur enthousiasme est freiné parce qu'ils voient rarement des personnes comme eux dans les groupes environnementaux, les activités de plein air et les médias axés sur la nature. Ce manque de représentation renforce l'idée que la nature est un espace réservé aux personnes blanches. Les recommandations formulées visent à donner à CommuNature des moyens concrets pour stimuler la participation des jeunes de couleur à des activités axées sur la nature et des suggestions pour amener ces jeunes à envisager la nature dans une perspective autochtone.

Les jeunes des communautés racialisées ne forment pas un ensemble monolithique. Des recherches plus poussées pourraient apporter des nuances ou une perspective culturelle différente sur la signification de la nature et la façon dont elle est perçue. De plus, même si la portée de l'évaluation des besoins n'englobait pas l'examen de la compréhension des perspectives autochtones sur la nature de la part des jeunes de couleur, nous pensons que ce sujet mérite une étude plus approfondie.

BIBLIOGRAPHIE

« 2018 Pressure on Toronto's Green Spaces & Ecosystems », [En ligne], 2018, [www.toronto.ca/city-government/council/2018-council-issue-notes/pressure-on-torontos-green-spaces-and-ecosystems].

AIZLEWOOD, A., BEVELANDER, P., et PENDAKUR, R. « Recreational participation among ethnic minorities and immigrants in Canada and the Netherlands », *Journal of Immigrant & Refugee Studies*, 4(3), 2006, p. 1-32.

BILODEAU, A., et WHITE, S. « Trust among recent immigrants in Canada: levels, roots and implications for immigrant integration », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 42(8), 2016, p. 1317-1333.

BUSTAM, T. D., THAPA, B., et BUTA, N. « Demographic differences within race/ethnicity group constraints to outdoor recreation participation », *Journal of Park and Recreation Administration*, 29(4), 2011, p. 53-71.

BUSTAMANTE, K. « Whose nature?: Exploring the link between wilderness, belonging and residential summer camp use among Canadian immigrants », [En ligne], *Thèse de maîtrise non publiée, Université Ryerson, Toronto (Ontario)*, 2008, [http://digitalcommons.ryerson.ca].

CAIDI, N., ALLARD, D., et QUIRKE, L. « Information practices of immigrants », *Annual review of information science and technology*, 44(1), 2010, p. 491-531.

CARRINGTON, B., CHIVERS, T., et WILLIAMS, T. « Gender, leisure and sport: a case-study of young people of South Asian descent », *Leisure Studies*, 6(3), 1987, p. 265-279.

COOPER, A. *The hanging of Angelique: The untold story of Canadian slavery and the burning of Old Montreal*, University of Georgia Press, 2007.

CRONON, W. « The trouble with wilderness: or, getting back to the wrong nature », *Environmental history*, 1(1), 1996, p. 7-28.

DICKINSON, E. « The misdiagnosis: Rethinking "nature-deficit disorder" », *Environmental Communication: A Journal of Nature and Culture*, 7(3), 2013, p. 315-335.

DUNN, R. R., GAVIN, M. C., SANCHEZ, M. C., et SOLOMON, J. N. « The pigeon paradox: dependence of global conservation on urban nature », *Conservation biology*, 2006, p. 1814-1816.

JOUR DE LA TERRE CANADA, « Diversity Research Report », juillet 2012.

FINNEY, C. *Black faces, white spaces: Reimagining the relationship of African Americans to the great outdoors*. UNC Press Books, 2014.

GENTIN, S. « Outdoor recreation and ethnicity in Europe—A review », *Urban Forestry & Urban Greening*, 10(3), 2011, p. 153-161.

GIBSON-WOOD, H. « Exploring Environmental Justice and Interrogating 'Community Engagement': A Case Study in the Latin American Community of Toronto », (Thèse de doctorat), 2010.

GOEMAN, M. *Mark my words: Native women mapping our nations*. U of Minnesota Press, 2013.

HARTMAN, S. *Lose your mother: A journey along the Atlantic slave route*, Macmillan, 2008.

HATALA, A. R., NJEZE, C., MORTON, D., PEARL, T., et BIRD-NAYTOWHOW, K. « Land and nature as sources of health and resilience among Indigenous youth in an urban Canadian context: A photovoice exploration », *BMC public health*, 20, 2020, p. 1-14.

HORDYK, S. R., DULUDE, M., et SHEM, M. « When nature nurtures children: Nature as a containing and holding space », *Children's Geographies*, 13(5), 2015, p. 571-588.

HOROLET, A. « Migrants' leisure and integration », *Polskie Forum Migracyjne II*, 2012.

- KAZEMIPUR, A. « The community engagement of immigrants in host societies: The case of Canada », *International Migration*, 50, 2012, p. e94-e116.
- KIMMERER, R. W. *Tresser les herbes sacrées: Sagesse ancestrale, science et enseignements des plantes*, [traduit de l'anglais], éd. Lotus Elephant, 2021.
- KLOEK, M. E., BUIJS, A. E., BOERSEMA, J. J., et SCHOUTEN, M. G. « 'Nature lovers', 'Social animals', 'Quiet seekers' and 'Activity lovers': Participation of young adult immigrants and non-immigrants in outdoor recreation in the Netherlands », *Journal of outdoor recreation and tourism*, 12, 2015, 47-58.
- KLOEK, M. E., ELANDS, B. H., et SCHOUTEN, M. G. « Race/Ethnicity in Visual Imagery of Dutch Nature Conservation Organizations », *Society & Natural Resources*, 30(9), 2017, 1033-1048.
- LONG, J., HYLTON, K., et SPRACKLEN, K. « Whiteness, blackness and settlement: Leisure and the integration of new migrants », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 40(11), 2014, p. 1779-1797.
- MCKITTRICK, K. *Demonic grounds: Black women and the cartographies of struggle*. U of Minnesota Press, 2006.
- MILLER, J. R. « Biodiversity conservation and the extinction of experience », *Trends in ecology & evolution*, 20(8), 2005, p. 430-434.
- MORGAN, D.M., « Being a shark: Reflections on Blackness in Canadian wilderness », sous la direction de French, W. (éditeur) », *Black Writers Matter*. University of Regina Press, 2019.
- MWARIGHA, M. S. « Towards a framework for local responsibility », *Toronto: Maytree Foundation*, 2002.
- NELSON, M. K. (éditeur). *Original instructions: Indigenous teachings for a sustainable future*. Simon and Schuster, 2008.
- PARCS CANADA. « Connecting Canadians with Nature – An Investment in the Well-Being of our Citizens », Ottawa (Ontario), 2014, 36 pages.
- Population Stat. [En ligne], Toronto, Canada, Population. [www.populationstat.com/canada/toronto].
- ROTHE, E., HOLT, C., KUHN, C., MCATEER, T., ASKARI, I., O'MEARA, M., ... et DEXTER, W. « Barriers to outdoor physical activity in wintertime among Somali youth », *Journal of immigrant and minority health*, 12(5), 2010, p. 726-736.
- SALMÓN, E. « Kincentric ecology: Indigenous perceptions of the human–nature relationship », *Ecological Applications*, 10(5), 2000, p. 1327-1332.
- SANGHA, K. K. « Global Importance of Indigenous and Local Communities' Managed Lands: Building a Case for Stewardship Schemes », *Sustainability*, 12(19), 2000, p. 7839.
- SCOTT, J. L. « [What you should know about black birders](https://theconversation.com/what-you-should-know-about-black-birders-139812) », [En ligne], *The Conversation*, 2 juin 2020, [https://theconversation.com/what-you-should-know-about-black-birders-139812].
- SCOTT, J. L. (2018). « [Do white people dominate the outdoors?](https://theconversation.com/new-ads-ask-do-white-people-dominate-the-outdoors-105566) », [En ligne], *The Conversation*, 15 octobre 2018, [https://theconversation.com/new-ads-ask-do-white-people-dominate-the-outdoors-105566].
- SIMPSON, L. B. *As we have always done: Indigenous freedom through radical resistance*, U of Minnesota Press, 2017.
- SOGA, M., et GASTON, K. J. « Extinction of experience: the loss of human–nature interactions », *Frontiers in Ecology and the Environment*, 14(2), 2016, p. 94-101.
- SOLNIT, R. *Wanderlust: A history of walking*, Penguin, 2001.





SREETHERAN, M., et VAN DEN BOSCH, C. C. K. « A socio-ecological exploration of fear of crime in urban green spaces—A systematic review », *Urban Forestry & Urban Greening*, 13(1), 2014, p. 1-18.

THORPE, J. *Temagami's tangled wild: Race, gender, and the making of Canadian nature*, UBC Press, 2012.

TIRONE, S. « Racism, indifference, and the leisure experiences of South Asian Canadian teens », *Leisure/Loisir*, 24(1-2), 1999, p. 89-114.

TIRONE, S., et PEDLAR, A. « Understanding the leisure experiences of a minority ethnic group: South Asian teens and young adults in Canada », *Loisir et société/Society and Leisure*, 23(1), 2000, p. 145-169.

TUCK, E., et YANG, K. W. « Decolonization is not a metaphor », *Decolonization: Indigeneity, education & society*, 1(1), 2012.

TURNER, W. R., NAKAMURA, T., et DINETTI, M. « Global urbanization and the separation of humans from nature », *Bioscience*, 54(6), 2004, p. 585-590.

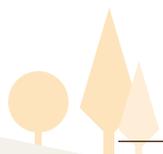
NATIONS UNIES, DÉPARTEMENT DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES, DIVISION DE LA POPULATION. « World Urbanization Prospects: The 2018 Revision (ST/ESA/SER.A/420) », New York, 2019.

« Visible minorities are the majority in the GTA ». [En ligne], 9 mai 2013, [mississauga.com.].

WALCOTT, R. *Black like who?: Writing black Canada*, Insomniac Press, 2003.

YAZDANI, N., et LOZANOVSKA, M. « Australian Mythical Landscape and the Desire of Non-English-speaking Immigrants », *Landscape Review*, 17(1), 2017.

YU, P., et BERRYMAN, D. L. « The relationship among self-esteem, acculturation, and recreation participation of recently arrived Chinese immigrant adolescents », *Journal of Leisure Research*, 28(4), 1996, p. 251-273.



ANNEXE : LES AUTEURES

Jacqueline L. Scott

Jacqueline L. Scott est étudiante au doctorat au Département d'éducation de la justice sociale de l'Université de Toronto. Alors qu'elle prenait une pause dans ses études, elle a agi en tant que consultante spécialisée en recherche communautaire. Jacqueline Scott œuvre également à titre de guide de randonnée pour deux clubs de plein air. La présente étude s'appuie sur le travail qu'elle effectue depuis plusieurs années dans le milieu des groupes de plein air. Ses travaux ont été largement diffusés, notamment par le média en ligne La Conversation, la plateforme *Own Voice* de CBC et la Greenbelt Foundation. Jacqueline Scott est également conférencière, animant notamment des webinaires pour divers établissements et organismes comme la bibliothèque du Bowdoin College, l'Université York et le Collectif des parcs canadiens pour l'innovation et le leadership. Elle a donné de nombreuses entrevues à la radio, à la télévision et dans la presse écrite sur l'expérience des Noirs dans les loisirs de plein air. Coordonnées : Twitter, @BlackOutdoors1. Blogue : BlackOutdoors.wordpress.com

Ambika Tenneti

Ambika Tenneti est candidate au doctorat en foresterie Daniels à l'Université de Toronto. Ses recherches portent sur l'engagement des nouveaux immigrants à participer à l'intendance des forêts urbaines. En Inde, elle a travaillé avec des organismes communautaires locaux dans les régions rurales et éloignées et avec des agences de recherche nationales basées dans des grandes villes. Son expérience de travail avec les populations autochtones et forestières en Inde a transformé sa façon de voir les modes de vie durables et les mécanismes d'apprentissage. Depuis qu'elle s'est installée à Toronto, elle s'est portée volontaire auprès de nombreuses organisations publiques et à but non lucratif, notamment la Ville de Toronto et les organismes LEAF et 10,000 Trees, afin de renforcer l'engagement communautaire dans la gestion responsable des forêts urbaines. En tant qu'ambassadrice du projet Rivers Rising auprès de l'organisme de bienfaisance Toronto Green Community, elle a dirigé et coordonné des marches urbaines dans le but d'offrir une nouvelle perspective sur la diversité des quartiers de Toronto. Citoyenne canadienne depuis peu, Ambika Tenneti se passionne pour l'engagement des nouveaux arrivants au Canada dans les causes environnementales et la vie civique, et elle agit comme bénévole pour l'organisme d'aide à l'établissement CultureLink.





L'Équité raciale et la nature urbaine :

Mobiliser les jeunes de couleur dans des activités dans la nature

